

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 28

Artikel: Les hauts et les bas à Lausanne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179396>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que des chaleureux discours qu'on y prononça. Bornons-nous à reconnaître que le goût de ces jeux, essentiellement républicains, prouve surabondamment que le peuple suisse n'a pas dégénéré, comme les esprits chagrins le prétendent, et que, le danger venu, il sortirait de ses rangs des héros qui ne le céderaient en rien à ceux dont nous vénérons les glorieuses cendres.

La distribution des prix eut lieu mercredi à une heure, sous un soleil ardent, qui devait faire payer, le soir, au moment où s'ouvrirait le bal, le luxe de rayons que les vœux de tous avaient arraché à sa parcimonie.

Les noms des gymnastes couronnés, ainsi que ceux qui ont obtenu les premiers prix, seront connus; nous ne parlerons donc que de l'impression que cette cérémonie nous a laissée.

Après deux discours d'ouverture, prononcés par MM. Friderich et Link, les plus vaillants, les plus forts, les plus adroits entre les gymnastes mirent un genou en terre (non pas devant la dame de leur pensée, comme les chevaliers dans les tournois du moyen-âge), mais devant des jeunes filles vêtues de blanc et parées des couleurs cantonales et fédérales, qui devaient poser la couronne à glands d'or sur leur front.

Comme elles tremblaient! comme elles étaient émues! et qu'il a fallu d'instances pour les décider à cet acte public qui fixait sur elles les regards de la foule. Cette timidité naturelle leur a peut-être fait tort; la prenant pour de la froideur, nos Confédérés ont pu en être froissés. Il n'en était rien, pourtant, nous en sommes sûr.

Et maintenant, une petite remarque :

La couronne ne va pas également bien à tous les visages, et nous osons affirmer que si la gloire ne s'en mêlait, bon nombre de gymnastes à qui cet honneur a été dévolu auraient passé la guirlande de chêne à leur bras au lieu d'en *déparer* leur front. Franchement, nous n'osons trop les blâmer. Que de rois se sont trouvés dans le même cas, non par fatuité, mais par sagesse ou par bonhomie. *Couronne oblige* encore plus que *noblesse*, et les fronts républicains supportent difficilement un joug, fût-il de fleurs.

Une surprise était ménagée au public.

Pour terminer cette première cérémonie, M. Schærrer offrit une couronne au général Dufour, vivement ému. Cette scène touchante ne manqua pas de provoquer les applaudissements et les vivats de la foule.

Puis la distribution des prix commença.

Les lauréats étaient libres de choisir entre tous les dons, et, par ce choix même, il était facile de les juger sous certaines faces. L'orgueil et l'ambition, excellents leviers en plusieurs cas, se trahissaient chez ceux qui préféraient l'argenterie (coupes, pochons, couverts, cuillers) à tout autre objet, plus utile peut-être, mais plus soumis à l'action destructive du temps.

Quand la distribution des prix fut terminée, les gymnastes reformèrent leur cortège et firent le tour de la ville en attendant l'heure du bal. Pendant ce temps, les danseuses faisaient leur toilette et jetaient des regards anxieux aux nuages qui s'épaississaient de

minute en minute. L'air était si lourd qu'on ne respirait plus qu'avec peine; aurait-on le temps d'atteindre le *Bâtiment électoral* avant que l'orage éclatât?

Et la couturière qui était en retard! et le coiffeur qu'on ne voyait pas venir!

Le tonnerre gronde, la pluie commence.

« Une voiture! une voiture! » Tel est le cri que jettent les jeunes filles alarmées pour leur fraîche parure. Pères, frères, fiancés courent à la recherche des véhicules toujours introuvables quand on en a besoin. Beaucoup de danseuses sont obligées de se rendre au bal à pied, malgré le mauvais temps, c'est un fâcheux augure pour la soirée: *elles feront tapisserie*, elles en sont certaines. Hélas! pour un grand nombre le pronostic est vrai; les dames forment, dans le bal, une si imposante majorité que plusieurs d'entr'elles ne danseront pas un quadrille.

Que ne profitent-elles de cette circonstance pour faire voter quelque importante question; elles seraient sûres de la victoire. Mais non, en toilette de bal, elles ne songent qu'à danser; l'émancipation de leur sexe leur tient moins au cœur qu'une polka ou un galop.

A la bonne heure! nous comprenons cela, et s'il nous était possible de nous multiplier, nous n'en laisserions aucune dans les angoisses de l'attente. Le bal offre le plus charmant coup-d'œil. Un brillant éclairage, une excellente musique, beaucoup d'ordre et d'entrain, les toilettes les plus variées lui donnent un aspect quelque peu féérique.

A propos de toilette, nous nous permettons d'avertir jeunes filles et jeunes femmes que leurs *traînes* sont des embûches pour nos bottes, qui usent de repré-sailles en mettant quelquefois les robes en lambeaux. Nous avons remarqué aussi des robes tellement échan-crées qu'elles n'ont plus de taille. Si l'on croit nous plaire ainsi, on se trompe gravement; nous faisons quelquefois des folies, c'est vrai; mais nous aimons la décence et ne choisirons nos compagnes que parmi les personnes qui possèdent cette vertu.

Au milieu de la nuit, la danse et les tours de force des Bâlois, vivement applaudis, font sensation; nous les remercions de cet intermède artistique.

Le contraste des lustres étincelants et de l'aube qui blanchit le ciel a quelque chose de saisissant qui fait naître plus d'une réflexion mélancolique. Robes de gaze et bouquets de fleurs fanés..... le jour paraît..... la fête est close.

Gymnastes, chers Confédérés, ne gardez pas rancune à notre avare soleil et conservez de nous un bon souvenir.

Y.

Les hauts et les bas à Lausanne.

Nous devons à l'obligeance de M. le professeur L. Dufour communication des renseignements qui suivent; si les rapprochements qu'ils signalent entre les niveaux des diverses parties de la ville de Lausanne et des différentes villes de la Suisse n'ont rien de bien étrange pour qui a l'occasion de parcourir Lausanne en tous sens plusieurs fois par jour, ils n'en sont pas moins curieux, et, dans tous les cas, fort inattendus. Ils montrent qu'à Lausanne, où les *hauts* et les *bas* ne

manquent pas, nous avons des différences de niveau assez grandes pour trouver les altitudes de bon nombre de villes de la Suisse.

Les diverses parties de la ville d'*Aarau* se trouvent à la même altitude que l'espace compris entre l'hôtel de Beau-Rivage et l'église d'Ouchy. Il en est à peu près de même de *Schaffhouse*.

Neuchâtel est à une hauteur un peu inférieure à celle de la gare de Lausanne. — *Porrentruy*, *Winterthur* et *Soleure* sont sensiblement à la même altitude que notre gare.

L'observatoire de *Zurich* est au niveau de la place du Pont. La ville proprement dite est un peu plus bas.

L'altitude d'*Altorf* correspond à celle de la nouvelle route de Georgette.

L'observatoire de Berne, un des points les plus élevés de la ville, près de la gare, est à peu près à la hauteur de Béthusy; les points les plus bas de la ville fédérale correspondent au milieu de la rue de Bourg.

Le seuil de la cathédrale de *Sion* est à cinq mètres au-dessous de celui de la cathédrale de Lausanne; on monte donc un peu plus d'Ouchy à notre cathédrale que de Villeneuve à Sion.

Le pavé de la rue, en St-Pierre, nous donne l'altitudes de *Schwytz* (seuil de l'église).

Interlaken est à un niveau de quelques mètres supérieur à celui de la terrasse du Château. — *Brienz* est à la même hauteur que la campagne l'Hermitage. C'est aussi, à deux mètres près, le niveau de *Fribourg* (seuil de la cathédrale) et celui de *Coire*.

La place de la cathédrale, à *St-Gall*, est d'environ dix mètres plus élevée que le point culminant du bois de Sauvabelin. — *Trogen*, dans l'Appenzell, est à une élévation d'environ cent mètres supérieure à celle du Châlet de la Ville.

Ajoutons que l'altitude de *Bâle* est de cent huit mètres inférieure à celle du niveau moyen du lac Léman. — *Locarno*, qui est la capitale suisse située le plus bas, est à cent septante-six mètres au-dessous de ce même niveau.

Littérature romande.

IV.

LES HELVÉTO-ROMAINS.

L'Helvétie est asservie par César. Aux chants guerriers, aux hymnes religieux de l'ancienne Gaule, succède la littérature des rhéteurs et des grammairiens. — Notre excellent historien, Alex. Daguët, a recueilli avec une patiente érudition tout ce qui concerne la vie intellectuelle d'alors, afin d'en représenter les principaux caractères. Citons-en quelques lignes.

« L'Helvétie, qui avait ses premiers artistes, eut alors aussi ses premiers écrivains. L'un d'eux, Clodius Paulus, doit avoir raconté la victoire de Diviko sur les bords du Léman, mais aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous. Tacite a conservé le souvenir de Claudius Cossus, donc l'éloquence remarquable obtint de l'empereur Vitellius la grâce de l'Helvétie, qui s'était révoltée contre son autorité, et dont les troupes venaient d'être vaincues par les légions de Cécina. Un

jeune avocat, non moins illustre par son éloquence, Aurélius Respectus, honorait le barreau de Nevidunum (Nyon). Aventicum (Avenches), capitale de l'Helvétie, possédait une académie où s'enseignaient les belles-lettres, le droit, la médecine. On a retrouvé un monument érigé à ses professeurs par deux citoyens de cette ville. . . Sur les rives du Léman et de la Broie paraît avoir fleuri toute une petite Grèce helvétique dont Aventicum était le centre, comme Massalia (Marseille) formait celui de la Grèce gauloise. »

Le patriotisme de l'auteur se laisse trop entraîner, ce nous semble, par les brillants dehors de cette civilisation romaine, corrompue et raffinée, qui a succédé à la grandiose et mystérieuse époque primitive.

On a fait de l'Helvétie romaine des tableaux enchantés, auxquels la rhétorique a plus contribué que l'histoire. Notre patrie acquit les arts, mais sans l'inspiration; les lois, mais sans le droit de les appliquer; la paix, mais une paix désarmée, qui la laissa molle, énervée, et la livra sans défense en proie aux Barbares. De riches cités s'élevèrent, mais elles renfermaient, auprès de quelques palais, des cabanes nombreuses; il n'en est pas autrement quand le sol est cultivé par des mains esclaves.

Complétons cet aperçu, que nous empruntons à M. Vulliemin, par quelques lignes de Juste Olivier.

« La vie d'alors, existence politique à part, était une image de celle que nous menons aujourd'hui. Des villas sur le bord de nos lacs, retraites où l'agioteur tâchait d'endormir l'ennui ou le remords de sa fortune; des cités où régnaient le luxe et l'élégance. Des étrangers accourus aux sources d'eaux thermales. Des collèges, des professeurs, des médecins, des avocats; quelque poète perdu loin de Rome, ou qui n'en avait rapporté qu'une lyre ampoulée. . . Enfin, une existence indolente bercée entre le souvenir des orages passés et l'annonce des futures tempêtes; avec peu de regrets, un doux contentement.

» Dans les inscriptions de ce temps-là, on retrouve maintes fois des paroles demi-railleuses, demi-sévères, et qui ont à la fois quelque chose de stoïque et de paresseux. Le repos éternel est comme invoqué par une de ces inscriptions. Ce devait être là le désir de notre patrie, à demi couchée dans le tombeau de marbre que les Romains lui avaient fait. Mais il ne lui était pas réservé d'y descendre paisiblement toute entière. Le vent sorti des forêts de la Germanie avait charge encore de passer sur elle et d'agiter ses membres mourants. . . »

Le-rapprochement de ces diverses appréciations, au triple point de vue de l'historien, du philosophe et du poète, doit donner, ce nous semble, une idée assez juste de cette époque trop vantée, aussi ne nous arrêtera-t-elle pas plus longtemps.

Alex. M.

Le Diable des Alpes.

III.

— Tony, à combien de distance penses-tu que Berne soit vers notre gauche, maintenant?

— Ma foi, monsieur, à seize ou vingt lieues tout au plus.

— C'est bien loin; penses-tu qu'on pût voir la ville en gravissant ces hautes montagnes qui sont là devant nous.